

UN DERNIER MOT

Les journaux bonapartistes n'ont pas encore séché leurs larmes; mais, leur douleur calme et silencieuse à la nouvelle de l'événement qui vint briser leurs plus chères espérances se traduit maintenant en cris de rage et en accès de fureur contre les misérables qui ont poussé l'audace, — oh! ces rouges! — jusqu'à ne pas partager leurs regrets.

Il faut avouer que l'indignation des honnêtes gens, — des véritables honnêtes gens, ceux-là, — est parfaitement légitime; et, de fait, on comprend sans peine que nul n'ait le droit à plus de respect de la part de ses ennemis, que l'homme qui se montre si bienveillant pour les malhonnêtes gens qui ne souscrivirent pas au coup d'Etat.

Quant on lit ces bouffonnes élucubrations des partisans du cynique contempteur de toutes les lois divines et humaines, quand on voit ces défenseurs de la dynastie à jamais maudite qui vient de s'éteindre doucement à Chiselhurt, lancer sans cesse et impunément, à leurs adversaires politiques les plus grossières injures, et qui plus est, avec une emphase dédaigneuse, se poser en victimes, il est impossible de ne pas être pris de dégoût pour de pariels procédés, il est difficile de ne pas être révolté d'un tel aplomb.

Jamais le mensonge ne s'étala plus insolemment, jamais la mauvaise foi ne se fit jour avec plus d'audace que dans ces feuilles qui se rangent avec honneur dans le bataillon des honnêtes gens, que dans ces pamphlets écœurants qui gémissent et poussent des cris lugubres sur la tombe du triste sire de Sedan.

Nous ne voudrions pas remuer les cendres à peine refroidies de l'homme qui vient de mourir dans l'exil, mais, franchement, nous sommes indignés de l'impudence de ses défenseurs. Des plu-

mes plus autorisées que la nôtre ont analysé avec justice les « vingt années de prospérité » que nous a données l'empire. Nous ne reviendrons pas sur cet éternel thème des bonapartistes, il commence à perdre de son prestige, au milieu même des campagnes; et, cette grandeur nationale éclipsée que les badinguettistes font miroiter aux yeux des paysans ébahis, ne rencontre plus, chez ceux-ci, qu'un sourire ironique et dédaigneux.

« Eh! que m'importe, me disait un jour un de ces braves paysans pleins de bon sens, *que j'aie bien fait mes affaires sous Napoléon, si, après dix huit ou vingt années de règne, il doit me faire perdre le fruit de mes économies.* » Cet argument, dans sa simplicité rustique, ne manque pas de justesse. Le brave homme attribuait, lui aussi, à l'empereur, le progrès matériel qui se fit sous son gouvernement, mais il le rendait également responsable des désastres qui fondirent sur la patrie.

Ainsi, les habitants des campagnes eux-mêmes, qui forment le plus ferme appui du bonapartisme ne s'y laissent plus prendre; quelques rares endurcis conservent encore un religieux souvenir de la dynastie napoléonienne, mais leurs yeux ne sauraient tarder à s'ouvrir à la lumière, et cet attachement se changera bientôt en sentiments de haine et de répulsion.

Oui, tous les vrais Français, tous les patriotes sincères maudiront à jamais la race des Bonaparte. Quand le tableau des sombres événements de 1870 se retracera sous leurs yeux, ils se rappelleront ces jeunes gens infortunés qui laissèrent pleins de vie, leur famille éplorée, et que la balle meurtrière de l'ennemi étendit tout sanglants dans les plaines de la patrie; ils se rappelleront les honteuses capitulations: Sedan, la première, et ce sinistre imbécile rendant son épée à « son bon frère Guillaume », en traversant en calèche la cigarette aux lèvres, des monceaux de cadavres. L'image de la France trahie, abattue, mutilée, lancée sans armes par son gouvernement dans la plus coupable des guerres, expirant, après une héroïque résistance, sous les coups du Prussien, ne s'échappera pas de leur mémoire, et le régime criminel qui nous valut toutes ces défaites, toutes ces hontes, toutes ces humiliations ne sera jamais regretté des consciences honnêtes. Les cris d'espérance de ses défenseurs, ne trouveront jamais d'écho chez les amis du droit, de la justice et de la liberté.

T. M.

(6 février 1873)